

Genette, Gérard *Mimologiques. Voyages en Cratylie*, Paris, éditions du Seuil, 1976 (Collection poétique, 427 p.).

J. M. Leard

Volume 10, Number 1-2, avril-août 1977

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500439ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500439ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leard, J. M. (1977). Review of [Genette, Gérard *Mimologiques. Voyages en Cratylie*, Paris, éditions du Seuil, 1976 (Collection poétique, 427 p.).] *Études littéraires*, 10(1-2), 308–311. <https://doi.org/10.7202/500439ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

récits d'exploration, comme par exemple *l'Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, de Jean de Lery, une lecture en profondeur fait ressortir des données précieuses pour la compréhension de la première réalité canadienne française et amérindienne.

*La découverte ambiguë* présente en dernière partie la lecture et l'interprétation qu'ont fait de ces récits de voyage de Cartier, parmi d'autres, François-Xavier Garneau, Louis Fréchette, Lionel Groulx, Marius Barbeau, Félix-Antoine Savard, Pierre Perreault, Jacques Ferron et Léandre Bergeron. L'auteur constate en conclusion que « si la lecture que Cartier fait du pays est ambiguë, celle des lecteurs de Cartier l'est tout autant, tributaire des idéologies du moment, donc orientée ». (p. 189)..

Par sa profondeur et sa solidité, l'étude d'André Berthiaume se place en parallèle avec l'ouvrage magistral publié récemment par Antonello Gerbi, *La natura delle Indie Nove. Da Cristophoro Colombo à Gonzalo Fernández de Ojeda*, Milan-Naples, 1976.

J. M. DE BUJANDA

Université de Sherbrooke

GENETTE, Gérard **Mimologiques.**

**Voyages en Cratylie**, Paris, éditions du Seuil, 1976 (Collection poétique, 427 p.)

Les mauvaises langues, mais nous ne sommes pas de celles-là, diraient que G. Genette vient de réaliser d'un seul coup les deux rêves de Flaubert : il y écrit un sottisier (achevé, à la différence de *Bouvard et Pécuchet*) et aussi le livre sur rien mentionné dans les *Lettres à Louise Collet*. Voilà de quoi placer quelqu'un haut dans votre estime. J'ignore s'il faut beau-

coup d'érudition pour écrire un livre sur rien, mais il en faut beaucoup pour écrire un sottisier, si je me fie à Flaubert et à Genette.

Faisons la part des choses, puisque Genette aborde le domaine avec humour et que le recul dans le temps et quelques commentaires donnent aux pires délires un air de profondeur, Genette écrit une histoire de la séduction du mimologisme en tant que genre littéraire. La rêverie (ou le rêve) de la motivation du signe linguistique, c'est-à-dire du rapport entre la chose dite (signifié/référent) et le moyen utilisé pour la dire (signifiant) apparaît bien être une constante : presque toutes les variations que peut contenir la rêverie mimologique ont été exploitées, mais elles ne pouvaient apparaître dans n'importe quel ordre, « car la rêverie cratylienne est par nature une rêverie entravée, constamment relative à l'information linguistique du rêveur, et donc, indirectement à l'état de la science de son temps... » (pp. 238-9). Mieux : le savoir d'une époque fait varier la compréhension des textes antérieurs. Socrate écartant la thèse conventionnaliste paraît aux commentateurs modernes un plaisantin. D'autres avant nous considéraient cette première partie du *Cratyle* comme la donnée fondamentale du dialogue. *Etrange départ sans lieu certain !*

*Mais qu'y dit Socrate ? Il propose deux directives à la réflexion. La justesse des noms peut se vérifier à deux niveaux : celui des noms composés ou dérivés (ou analysés comme tels) et celui des noms primitifs liés au mimétisme vocal. Plus que cette bipartition souvent exploitée, c'est la position de Socrate qui intéresse : il constate avec regret que la convention existe et que la capacité mimétique du langage est peu et mal*

exploitée. Socrate est un « cratylite déçu et mécontent » (p. 36). Le voyage en pays inconnu et cratylie commence après Aulu-Gelle et Varron. Saint Augustin (*De Dialectica*, chap. VI, « *De origine verbi* ») propose une dégradation croissante de la motivation et donne à la position cratylienne un semblant de vérité et de puissance. Il élimine le sens des sons et commence avec les mots où la motivation directe apparaît (*stridor*), évitant ainsi le saut dangereux tenté par Socrate. La synesthésie (*lene*), la ressemblance entre les choses (*crux/crus*), la proximité (*piscis/piscina*), l'antiphrase (*bellum/bellus*) constituent les étapes de la motivation indirecte. Rhétoricien, Genette parle d'une dégradation des formes de motivation (onomatopées, métaphore, métonymie, antiphrase). John Wallis (*Grammatica linguae anglicanae*) valorise sa langue maternelle, la plus mimétique et la plus expressive, et analyse avec cohérence voyelles, consonnes et monosyllabes. Leibniz est considéré par Genette, adroit, comme l'antithèse parfaite de Socrate (p. 68) : il voudrait une langue arbitraire, mais les langues naturelles sont en partie motivées, ce qui prouve qu'elles sont d'institution humaine, car Dieu aurait donné une langue conventionnelle.

Halte ou excursion ? La première étape du cratylisme à la Socrate s'arrête ici. La mimésis devient désormais graphique et non plus phonique. Les lettres, peuvent imiter la position des organes vocaux (o, par ex.) : c'est l'hypothèse de Wachter (*Naturae et scripturae concordia*). Elles peuvent reproduire le signifié et sont des hiéroglyphes : 0 symbolise l'univers (world), I la verticalité et donc le moi (I). Jones a même étudié la combinatoire ! De Brosses (*Traité de la formation des langues*)

complique les faits : l'organe vocal utilisé pour produire un son prend la figure qu'a l'objet même qu'il veut dépeindre avec la voix (p. 88) ! Pourtant, c'est à l'écriture (mimographie) que par dépit, il recourt et il propose un alphabet imitant les sons vocaux. Court de Gébelin, plus intrépide ou délirant, voit dans l'écriture phonétique un mimologisme qui apparaît déjà dans la parole : optimisme du siècle ! Nodier est un voyageur solitaire et attardé : il retourne au mimétisme de sons de la parole (dû à l'onomatopée) et poursuit sa réflexion sur la valeur des voyelles, primitives, et des consonnes, tardives. Les vocables exploitent les capacités mimétiques des sons, directement ou par synesthésie : la poésie, métaphorique, est là par nature.

Dernier avatar du cratylisme scientifique, l'idée du mimétisme syntaxique donne au XVIII<sup>e</sup> siècle un air bien cratylie : il y aurait un ordre naturel et mimétique des mots dans la phrase. . . ordre français bien sûr, qui respecte l'ordre de la pensée (sujet-prédicat). En somme l'arrangement phrastique compense l'arbitraire du signe (Le Laboureur, Charpentier, Frain du Tremblay). Avec l'abbé Girard, Beauzée, Condillac, le latin reprend ses droits et l'abbé Batteux découvre même un ordre moral naturel. . . et latin. Mais pourquoi diable, Diderot, d'Alembert, Dumarsais sont-ils montés dans cette galère ?

Là s'arrête le cratylisme scientifique. Au XIX<sup>e</sup> siècle ne ce sont plus les linguistes qui sont cratylies : la parenté historique explique la ressemblance de nombreuses langues (racine st- par exemple) et non plus le mimétisme. Le verbe (non plus le nom) et la grammaire prennent le devant de la scène. Le sanskrit (« l'ancêtre » indo-européen au XIX<sup>e</sup> siècle ne présentait pas de lexique formé

d'onomatopées. Seul Renan apparaît mimologique. . . pour le sémite.

La dernière étape du voyage s'ouvre donc avec le cratylisme littéraire. Textes connus qui nous laissent le droit d'être allusif. Mallarmé veut compenser l'insuffisance mimétique du mot dans les langues naturelles par la poésie, l'insuffisance n'ayant rien de nécessaire puisque les sons ont une capacité mimétique. Avec Valéry, malgré l'indissolubilité du sens et du son en poésie, nous sommes en pays hostile au cratylisme, et avec Sartre la situation diffère peu. Mais aux yeux de Genette (moins aux nôtres), Jakobson est cratylien avec l'autotélisme du message, le principe de répétition et d'équivalence. Proust détruit l'illusion de la vérité des noms, Claudel fait semblant de croire au mimologisme et même au cratylisme de l'écriture. Après ce « classicisme » (qui l'eût dit en 1960 ?) apparaît l'étape de la signifiante, de l'écriture, du travail mimologique : Leiris (surtout) et Ponge y participent. Reste Bachelard avec une rêverie sexualisante qui tend à justifier le genre des mots.

Vient enfin l'heure du jugement linguistique, et il est sévère (plus encore sous notre plume) : la limite des voyelles et des consonnes s'évanouit et se relativise, chassant une partie du cratylisme; la langue exploite peu la synesthésie voyelles-couleurs (les sons aigus à vibration rapide auraient quelques chances d'être réellement associés à la lumière : **i** = lumière, **ou** = obscurité); la relation gamme de fréquence-taille ne semble pas exploitée non plus, même si la relation semble plus objective (la raison invoquée par Martinet, cité par Genette, nous fait sourciller : **i** signifie la petitesse parce que la cavité de résonance de la bouche est resserrée ! Les faits d'ordre acoustique sont plus clairs : le choc d'un-petit objet est

bien **tic**, celui d'un gros, **boom**). Ainsi des conconnes. L'enquête sur le cratylisme se réduit finalement aux onomatopées : la langue en perd (pigeon <pipione) et en gagne (glas <classicu) Et encore ? Si c'étaient les phonèmes de l'onomatopée qui nous faisaient entendre et sélectionner les bruits ? Je doute qu'un turc *entende* une bouteille faire **glou-glou**. . . Enfin et surtout le structuralisme, en montrant que les faits linguistiques s'analysent à un niveau antérieur au phonème pour le signifiant et au lexème pour le signifié (les traits pertinents) a porté (momentanément ?) un coup mortel à la rêverie mimologique.

Que reste-t-il de ce voyage en pays cratylien ?

D'abord, bien sûr, un livre. Genette y a colligé des faits pittoresques et inattendus, qui manifestent la séduction constante du mimologisme sous des formes nouvelles ou anciennes. Il a aussi, selon ses termes, donné une signification — un intertexte — à des textes isolés, insitués. Surtout, il y a la découverte. Oserons-nous dire l'énorme faille de notre documentation ? Alors même que notre formation de linguistique philologue (qui couvrirait le début du texte jusqu'à Aulu-Gelle) et que nos préoccupations de sémioticien littéraire (qui exigent un regard de Mallarmé à Jakobson) faisaient de nous en principe un homme un peu averti, il reste trois cents pages de neuves (les plus délirantes, il est vrai). Nous avons donc découvert une continuité inattendue et l'histoire ne manque pas d'enseignements : relativité des questions et des réponses; partialité du cratylisme à chaque époque (nom, verbe, son, graphie, phrase, poésie. . .) et cela nous ramène à notre introduction et au questionnement de l'histoire.

Quelques regrets, aussi. Genette a abandonné un peu vite son voyage : la pulsion de Kristeva et son fondement biologique (*La révolution du langage poétique*, p. 151 et 208 sq) ne doivent pas seulement procurer la jouissance à quelque Genette du XIX<sup>e</sup> siècle mais apparaître comme l'avatar psychanalytique de la rêverie cratylenne au XX<sup>e</sup> siècle. Les « matrices » du signifiant et du signifié où s'incorporent les lexèmes motivent bien une partie du vocabulaire (voir P. Guiraud, très convaincant, dans *Structures étymologiques du lexique français*). Cratylisme scriptural et structural : voilà déjà la métamorphose. Remarques plus terre à terre : pourquoi « disséminer » l'information en chapitres quand on peut nous l'avons tenté dans cette recension — fixer quelques grandes étapes (que Genette signale, pp. 83 et 239) ? Pourquoi élargir un champ déjà vaste (c'est Hermogène qui parle pp. 227-257) ? Peut-on vraiment considérer qu'une théorie de la poésie affirmant l'indissolubilité du signifiant et du signifié est une manifestation de cratylisme ? Le commentaire sans texte à l'appui est un peu envahissant et pour certaines époques un choix de textes aurait été bien préférable à de (trop) brèves citations noyées dans le commentaire. Enfin dans la dernière partie surtout, un peu de vocabulaire linguistique aurait été bienvenu sur un tel sujet, ne serait-ce que pour situer clairement la sémiotique et la linguistique actuelle.

Mais on aura appris que certains aiment rêver, d'autres écrire. Ceux qui veulent lire et rêver ouvriront *Mimologiques*.

J. M. LEARD

Université de Sherbrooke

GREIMAS, A. J. **Sémiotique et sciences sociales**, Paris, le Seuil, 1976, 219 p.

*Sémiotiques et Sciences sociales* de A. J. Greimas est ce qu'on appelle un livre plurivalent : c'est-à-dire mise au point sur les questions que la philosophie pose à la sémiotique, proposition de concepts opératoires dans le champ de la méthode, ouverture sur des systèmes sémiotiques « naturels », non-linguistiques, dont la description doit être isomorphe au système linguistique à travers lequel ils organisent des « visions du monde ».

La valeur polémique est sensible dans la première partie de l'ouvrage : « Du discours scientifique en sciences sociales ». Greimas rompt des lances avec les sémioticiens trop attentifs aux théories marxistes ou psychanalytiques : ils ébranlent le projet saussurien et avec lui l'épistémè de la science sémiotique. Greimas reformule les bases de sa méthode : « C'est par une approche inductive que le linguiste décèle, sur le plan de la manifestation, des « grandeurs », objets non définis de ses manipulations futures, dont il observe les récurrences, cherche à reconnaître les variations et les invariances et finit par réunir les occurrences en classes, qui, seules peuvent prétendre au statut d'objets sémiotiques constitutifs du niveau taxinomique. Son faire linguistique, à la fois inductif et déductif, n'a de sens pour lui que si, tout en étant subordonné à une méta-logique, il lui permet de rendre compte de sa « réalité » de la manifestation linguistique » (p. 15). En trahissant ces grands principes méthodologiques, les sémioticiens risquent de raviver l'illusion référentielle, soit des « ailleurs » hors discours : le *gestus* révolutionnaire, le corps-texte, le sujet